

Extraits du chapitre I - extrait 1 : p.13 à 16 « dans un élan de fureur aveugle. »



Extrait supprimé dans l'édition abrégée	Éléments décrits 10 mots	Impressions 5 mots
<p>La fenêtre, au cinquième, à l'angle du toit mansardé qui faisait retour, donnait sur la gare, cette tranchée large trouant le quartier de l'Europe, tout un déroulement brusque de l'horizon, que semblait agrandir encore, cet après-midi-là, un ciel gris du milieu de février, d'un gris humide et tiède, traversé de soleil.</p> <p>En face, sous ce poudroiment de rayons, les maisons de la rue de Rome se brouillaient, s'effaçaient, légères. À gauche, les marquises des halles couvertes ouvraient leurs porches géants, aux vitrages enfumés, celle des grandes lignes, immense, où l'œil plongeait, et que les bâtiments de la poste et de la bouillotterie séparaient des autres, plus petites, celles d'Argenteuil, de Versailles et de la Ceinture ; tandis que le pont de l'Europe, à droite, coupait de son étoile de fer la tranchée, que l'on voyait reparaître et filer au-delà, jusqu'au tunnel des Batignolles. Et, en bas de la fenêtre même, occupant tout le vaste champ, les trois doubles voies qui sortaient du pont, se ramifiaient, s'écartaient en un éventail dont les branches de métal, multipliées, innombrables, allaient se perdre sous les marquises. Les trois postes d'aiguilleur, en avant des arches, montraient leurs petits jardins nus. Dans l'effacement confus des wagons et des machines encombrant les rails, un grand signal rouge tachait le jour pâle.</p>		

Extraits du chapitre I - extrait 2 : p.16 « Séverine poussa la porte » à p.19 « gagnait au Havre. »



Extrait supprimé dans l'édition abrégée	Éléments décrits 10 mots	Impressions 5 mots
<p>Elle l'avait rejoint à la fenêtre, elle demeura là quelques secondes, appuyée à son épaule, regardant le vaste champ de la gare. Pour le moment, les fumées s'en étaient allées, le disque cuivré du soleil descendait dans la brume, derrière les maisons de la rue de Rome. En bas, une machine de manœuvre amenait, tout formé, le train de Mantes, qui devait partir à quatre heures vingt-cinq. Elle le refoula le long du quai, sous la marquise, fut dételée. Au fond, dans le hangar de la Ceinture, des chocs de tampons annonçaient l'attelage imprévu de voitures qu'on ajoutait. Et, seule, au milieu des rails, avec son mécanicien et son chauffeur, noirs de la poussière du voyage, une lourde machine de train omnibus restait immobile, comme lasse et essoufflée, sans autre vapeur qu'un mince filet sortant d'une soupape. Elle attendait qu'on lui ouvrît la voie, pour retourner au Dépôt des Batignolles.</p>		

Extraits du chapitre I – extrait 3 : p.19 « *Cependant, leur grosse faim* » à p. 22 « *dont le piano faisait rage.* »



Extrait supprimé dans l'édition abrégée	Éléments décrits 10 mots	Impressions 5 mots
<p>Sous eux, toujours, les petites machines de manœuvre allaient et venaient sans repos ; et on les entendait à peine s'activer, comme des ménagères vives et prudentes, les roues assourdies, le sifflet discret. Une d'elles passa, disparut sous le pont de l'Europe, emmenant au remisage les voitures d'un train de Trouville, qu'on débranchait. Et, là-bas, au-delà du pont, elle frôla une machine venue seule du Dépôt, en promeneuse solitaire, avec ses cuivres et ses aciers luisants, fraîche et gaillarde pour le voyage. Celle-ci s'était arrêtée, demandant de deux coups brefs la voie à l'aiguilleur, qui, presque immédiatement, l'envoya sur son train, tout formé, à quai sous la marquise des grandes lignes. C'était le train de quatre heures vingt-cinq, pour Dieppe. Un flot de voyageurs se pressait, on entendait le roulement des chariots chargés de bagages, des hommes poussaient une à une les bouillottes dans les voitures. Mais la machine et son tender avaient abordé le fourgon de tête, d'un choc sourd, et l'on vit le chef d'équipe serrer lui-même la vis de la barre d'attelage. Le ciel s'était assombri vers les Batignolles ; une cendre crépusculaire, noyant les façades, semblait tomber déjà sur l'éventail élargi des voies ; tandis que, dans cet effacement, au lointain, se croisaient sans cesse les départs et les arrivées de la Banlieue et de la Ceinture. Par delà les nappes sombres des grandes halles couvertes, sur Paris obscurci, des fumées rousses, déchiquetées, s'envolaient.</p> <p>— Non, non, laisse-moi, murmura Séverine.</p>		

Extraits du chapitre I – extrait 4 : p.22 « - Avoue » à p. 26 « les ténèbres amassées pleuvaient. »



Extrait supprimé dans l'édition abrégée	Éléments décrits 10 mots	Impressions 5 mots
<p>Sous la nuit commençante, les maisons lointaines se découpaient en noir, le vaste champ de la gare s'emplissait d'une brume violâtre. Du côté des Batignolles surtout, la tranchée profonde était comme noyée d'une cendre, où commençaient à s'effarer les charpentes du pont de l'Europe. Vers Paris, un dernier reflet de jour pâlisait les vitres des grandes halles couvertes, tandis que, dessous, les ténèbres amassées pleuvaient. Des étincelles brillèrent, on allumait les becs de gaz, le long des quais. Une grosse clarté blanche était là, la lanterne de la machine du train de Dieppe, bondé de voyageurs, les portières déjà closes, et qui attendait pour partir l'ordre du sous-chef de service. Des embarras s'étaient produits, le signal rouge de l'aiguilleur fermait la voie, pendant qu'une petite machine venait reprendre des voitures, qu'une manœuvre mal exécutée avait laissées en route. Sans cesse, des trains filaient dans l'ombre croissante, parmi l'inextricable lacis des rails, au milieu des files de wagons immobiles, stationnant sur les voies d'attente. Il en partit un pour Argenteuil, un autre pour Saint-Germain ; il en arriva un de Cherbourg, très long. Les signaux se multipliaient, les coups de sifflet, les sons de trompe ; de toutes parts, un à un, apparaissaient des feux, rouges, verts, jaunes, blancs ; c'était une confusion, à cette heure trouble de l'entre chien et loup, et il semblait que tout allait se briser, et tout passait, se frôlait, se dégageait, du même mouvement doux et rampant, vague au fond du crépuscule. Mais le feu rouge de l'aiguilleur s'effaça, le train de Dieppe siffla, se mit en marche. Du ciel pâle, commençaient à voler de rares gouttes de pluie. La nuit allait être très humide.</p>		

Extraits du chapitre I – extrait 5 : p.26 « Quand Roubaud se retourna » à p. 28 « il fallut s'arrêter et causer. »



Extrait supprimé dans l'édition abrégée	Éléments décrits 10 mots	Impressions 5 mots
<p>Il attendait au plein air, contre le quai qui se prolongeait en une sorte de jetée étroite, dans les ténèbres d'un ciel d'encre, où la file des quelques becs de gaz, plantés le long du trottoir, n'alignait que des étoiles fumeuses. Une averse venait de cesser, il en restait un souffle d'une humidité glaciale, épandu par ce vaste espace découvert, qu'une brume reculait jusqu'aux petites lueurs pâlies des façades de la rue de Rome. Cela était immense et triste, noyé d'eau, çà et là piqué d'un feu sanglant, confusément peuplé de masses opaques, les machines et les wagons solitaires, les tronçons de trains dormant sur les voies de garage ; et, du fond de ce lac d'ombre, des bruits arrivaient, des respirations géantes, haletantes de fièvre, des coups de sifflet pareils à des cris aigus de femmes qu'on violente, des trompes lointaines sonnantes, lamentables, au milieu du grondement des rues voisines. Il y eut des ordres à voix haute, pour qu'on ajoutât une voiture. Immobile, la machine de l'express perdait par une soupape un grand jet de vapeur qui montait dans tout ce noir, où elle s'effiloçait en petites fumées, semant de larmes blanches de deuil sans bornes tendu au ciel.</p>		

Extraits du chapitre I – extrait 6 : p. 28 « D'abord, on parla » à p. 30 « Il disparut. »



Extrait supprimé dans l'édition abrégée	Éléments décrits 10 mots	Impressions 5 mots
<p>La pluie, très fine, avait repris, noyant le vaste champ ténébreux, que sans cesse traversaient des trains, dont on distinguait seulement les vitres éclairées, une file de petites fenêtres mouvantes. Des feux verts s'étaient allumés, quelques lanternes dansaient au ras du sol. Et rien autre, rien qu'une immensité noire, où seules apparaissaient les marquises des grandes lignes, pâlies d'un faible reflet de gaz. Tout avait sombré, les bruits eux-mêmes s'assourdisaient, il n'y avait plus que le tonnerre de la machine, ouvrant ses purgeurs, lâchant des flots tourbillonnants de vapeur blanche. Une nuée montait, déroulant comme un linceul d'apparition, et dans laquelle passaient de grandes fumées noires, venues on ne savait d'où. Le ciel en fut obscurci encore, un nuage de suie s'envolait sur le Paris nocturne, incendié de son brasier.</p> <p>[...]</p> <p>On partait. D'abord, le mouvement fut insensible, puis le train roula. Il fila sous le pont de l'Europe, s'enfonça vers le tunnel des Batignolles. On ne voyait de lui, saignant comme des blessures ouvertes, que les trois feux de l'arrière, le triangle rouge. Quelques secondes encore, on put le suivre, dans le frisson noir de la nuit. Maintenant, il fuyait, et rien ne devait plus arrêter ce train lancé à toute vapeur.</p>		

Extraits du chapitre I – Les tableaux : choisissez le tableau qui correspond le mieux à votre extrait.



Le Pont de l'Europe et la gare Saint-Lazare en travaux,
Norbert Goeneutte, 1888



La Gare Saint-Lazare, arrivée d'un train, Claude Monet, 1877

La Gare Saint-Lazare, le train de Normandie
Claude Monet, 1877



La Gare Saint-Lazare, vue extérieure, Claude Monet, 1877



La Gare Saint-Lazare, Claude Monet, 1877



La Tranchée des Batignolles, Claude Monet, 1877





La Gare Saint-Lazare, vue extérieure, Claude Monet, 1877



La Gare Saint-Lazare, les signaux, Claude Monet, 1877

Les Voies à la sortie de la gare Saint-Lazare, Claude Monet, 1877



*Extérieur de la gare Saint-Lazare, arrivée d'un train
Claude Monet, 1877*



*Extérieur de la gare Saint-Lazare, effet de soleil,
Claude Monet, 1877*



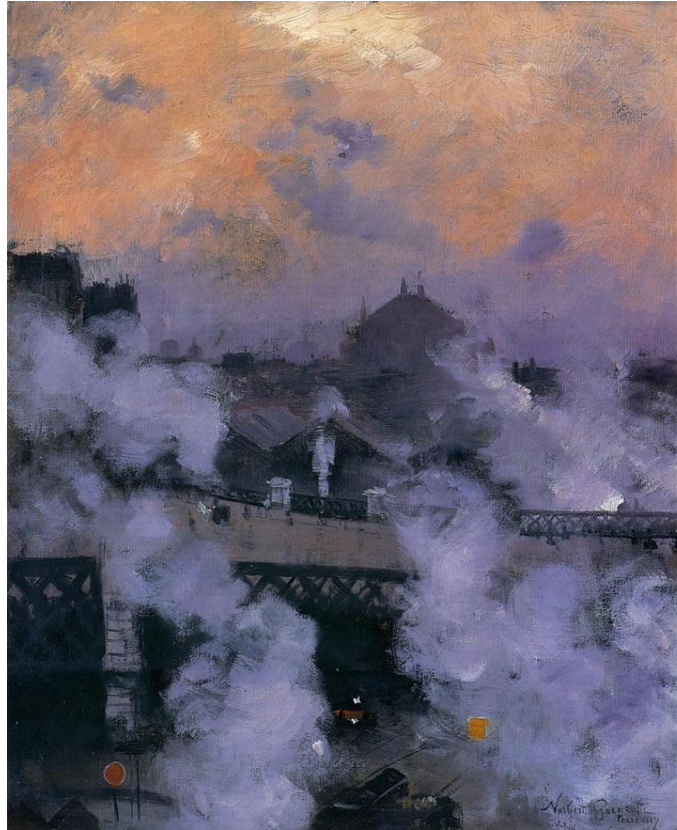
Le Pont de l'Europe, gare Saint-Lazare, Claude Monet, 1877



Impressions, portraits et paysages



La Gare d'Argenteuil,
Claude Monet, 1872



Le Pont de l'Europe, la nuit, Norbert Goeneutte, 1888



Sur le Pont de l'Europe, Gustave Caillebotte, 1876



Le Pont de l'Europe,
Louis Anquetin, 1889

Le Pont de l'Europe, Gustave Caillebotte, 1876



Vue de la gare Saint-Lazare, Paris,
Norbert Goeneutte, 1888



La Gare Saint-Lazare, Claude Monet, 1877,
huile sur toile, 75 x 105 cm, Musée d'Orsay, Paris.



Symbole de la révolution industrielle, le chemin de fer se développe en France à partir des années 1820.

Les peintres impressionnistes abandonnent les thèmes classiques pour s'intéresser à la modernité. Après plusieurs années passées à peindre des paysages de campagne, Claude Monet s'intéresse aux paysages urbains. Il veut être un peintre de la vie moderne. « La gare Saint Lazare » représente cette modernité : trains, locomotives, voies ferrées, vapeur, architectures à structures métalliques....

La Gare Saint Lazare de Claude Monet appartient à une **série**.

Lors de la troisième exposition impressionniste de 1877, il en présente sept versions. La série complète est un ensemble de douze tableaux peints dans des conditions atmosphériques variées, avec des points de vue différents.

Émile Zola viendra à l'exposition s'inspirer de l'atmosphère que dégagent les tableaux pour écrire *La Bête humaine*.

« Monet a exposé cette année des intérieurs de gares superbes. On y entend le grondement des trains qui s'engouffrent, on y voit des débordements de fumée qui roulent sous les vastes hangars. Là est aujourd'hui la peinture... ».Émile Zola